

OLIVIER PY

LES MILLE ET UNE
DÉFINITIONS DU
THÉÂTRE

NOUVELLE ÉDITION



LE TEMPS DU THÉÂTRE
ACTES SUD

LES MILLE ET UNE DÉFINITIONS DU THÉÂTRE

“Le théâtre est le bouton qui attache le ciel à la terre.”

Dans un livre à la fois recueil d'aphorismes, anthologie poétique et méditation théorique, Olivier Py nous offre ses *Mille et Une Définitions du théâtre*. Métaphores, allégories ou anecdotes historiques nous font voyager à travers tous les théâtres, des Grecs à nos jours, souvent guidés par la figure de Hamlet. Avec des accents lyriques et jubilatoires, il fait de cet art la forme de pensée la plus urgente de son temps, un art d'être au monde.

Écrivain, metteur en scène et comédien, Olivier Py crée ses propres textes depuis 1988 avec sa compagnie, L'Inconvénient des Boutures. Directeur du CDN d'Orléans-Loiret-Centre de 1998 à 2007, il a aussi mis en scène de nombreuses pièces ainsi que des opéras, partout dans le monde. Il a été directeur du théâtre de l'Odéon-Théâtre de l'Europe de 2007 à 2012 ; il dirige le Festival d'Avignon depuis septembre 2013.

ACTES SUD

“LE TEMPS DU THÉÂTRE”
série dirigée par Georges Banu et Claire David

LES MILLE ET UNE DÉFINITIONS
DU THÉÂTRE

Ce texte est également disponible en version numérique audio (lu par Elizabeth Mazev et Olivier Py).

Photographie de couverture :
L'Apocalypse joyeuse d'Olivier Py, créée en juin 2000
© Alain Fonteray

Pour la première édition
© ACTES SUD, 2013

Pour la présente édition
© ACTES SUD, 2020
ISBN 978-2-330-02155-9

Olivier Py

LES MILLE ET UNE
DÉFINITIONS DU
THÉÂTRE

Nouvelle édition

préface de Georges Banu

LE TEMPS DU THÉÂTRE
ACTES SUD

DU GOÛT DES APHORISMES

Un livre d'aphorismes, non pas un livre de questions et de réponses, mode d'intervention fréquent pratiqué par les gens de théâtre, mais un livre d'aphorismes – voici un geste éditorial inaugural pour la série “Le Temps du théâtre” que nous dirigeons ensemble, Claire David et moi-même. Olivier Py le signe et dès la première lecture, la proposition nous a séduits. La posture de l'artiste est inédite. Au grand dam de bon nombre d'amis, je me délecte à la lecture de ces éclats, de ces brisures qui, par-delà leur apparent disparate, attestent d'une unité intérieure, d'un rapport propre au monde, au théâtre. Et comment ne pas rappeler le mot canonique de Nietzsche : “Pour devenir une étoile, il faut avoir été une nébuleuse.” *La nébuleuse des aphorismes...* soit transition vers un autre statut, l'étoile à identité forte ou, au contraire, accord avec la multiplicité de “la nébuleuse” comme besoin d'ouverture à jamais en mouvement !

Les aphorismes, je l'avoue, je les aime pour leur précision clinique et la légèreté affranchie de la masse pondérale épique. Point de descriptions, de retards et de reports, toujours cette rapide piqûre d'intelligence qui éveille ou déroute, soigne contre la paresse de l'esprit et évite les eaux stagnantes des lieux communs. Les aphorismes, je les aime parce qu'ils produisent de la pensée vive sans se soumettre à l'ordre des systèmes élaborés par des philosophes. Exercice

libertaire, voire anarchiste, l'écriture des aphorismes s'appuie sur la rapidité de l'instant, donnée même du théâtre. Olivier Py formule et saisit ces zébrures de l'esprit partout, entre deux répétitions, sur la table des agapes ou dans le fauteuil d'un train. Ainsi il se divertit de l'ascèse de l'écrivain et se repose de l'acharnement du metteur en scène.

J'aime les aphorismes parce qu'ils n'ont pas l'incertitude poétique des métaphores mais l'ouverture d'une intelligence à l'œuvre, précise et ludique. Enfin, je les aime parce qu'ils apparaissent comme les signaux d'une subjectivité, ni effrénée, ni absente, d'une subjectivité *tempérée*. Comme le trop célèbre clavecin... l'expression a fait fortune et, en l'occurrence, son usage est pertinent. Ni prisonniers d'un système, ni aveux d'un sujet, les aphorismes jouissent de ce positionnement équivoque.

Barthes faisait l'éloge de la lecture discontinue. Et rien n'y invite et ne la permet mieux qu'un recueil d'aphorismes. À la liberté du scripteur, répond la liberté du lecteur! N'ai-je pas "feuilleté" ce livre en l'ouvrant au hasard, en y revenant pour chercher un propos particulier, bref en cheminant sans impératif de succession, ni vœu de cohérence? Plaisir d'une promenade, où l'on se fraie soi-même le sentier car les aphorismes permettent la désinvolture d'une déambulation. Ils invitent à une lecture par prélèvement car on s'y arrête comme à des stations et on repart ensuite en flânant sans précipitation. Lecture en archipel! Ceux qui rejettent les aphorismes s'avouent rétifs justement à ce rythme de même qu'à l'indétermination d'emprunter une voie non fléchée, à construire soi-même. Grimoire des appels émis par l'auteur auxquels le lecteur a éprouvé l'envie de réagir.

Une précision s'impose! On se doit de distinguer entre l'aphorisme, souvent dénigré, et le fragment, régulièrement valorisé. Pourquoi, me demandais-je? Parce que l'aphorisme est orgueilleux, il déclare ou affirme, brièvement,

c'est vrai, mais avec assurance et, parfois, même avec arrogance. Il cultive la concision de la définition qui s'appuie sur le recours récurrent à ce verbe de l'affirmation, le verbe "être". *Le théâtre est...*, *la vie est...*, *le monde est...* – succession de pensées cristallisées, fermées, projetées comme des balles bien polies. À l'opposé, le fragment paraît être arraché à une biographie, inapte à se constituer une identité. L'aphorisme rassure, le fragment trouble. Le matin je préfère les aphorismes, la nuit les fragments!

Quelques années durant je me suis consacré à l'étude des propos de Shakespeare sur le théâtre et, au terme de cette immersion dans son œuvre, j'ai pris la mesure de l'ambiguïté qu'il entretient, de l'ambivalence qu'il cultive, du fameux *double bind* qui allie les contraires, et empêche les certitudes de s'affirmer pour instaurer le règne du relatif. Le théâtre peut être ceci, ou... cela! Rien n'est définitif, rien n'est acquis. Chez Shakespeare, se noue une alliance mouvante entre la défense et la disgrâce du théâtre! Entre l'éloge et le dépit... Olivier Py adopte une posture apparentée qui lui permet d'alterner exaltation et dérision, de ne pas s'immobiliser ni dans l'accord ni dans le désaccord. La pratique des aphorismes adoptée ici s'avère propice à ce jeu ambigu, à cette relativité comme stratégie contre la sécurité des opinions. Ils affirment mais ils peuvent être corrigés, révisés, retournés. Leçon de confiance dans la pensée et preuve de sauvegarde du doute. Comme dans cette fameuse histoire qui raconte qu'un sage rentre après un long séjour dans le désert et formule, face à un partenaire de dialogue, la conclusion de son expérience :

- La vie est une fontaine!
- Pourquoi une fontaine? réplique son ami.
- Si tu ne veux pas, ce n'est pas une fontaine! admit le sage.

Il accepte la contestation de l'aphorisme si rassurant dans un premier temps sans que, pour autant, le maître, qui intègre la question du partenaire, en devienne le prisonnier. Dans le désert il a appris la liberté et le respect des autres. C'est la posture propre à tout recueil d'aphorismes. Olivier Py propose une vision du théâtre que l'on peut reconstituer à partir de cette multiplicité d'éclats, mais elle se dérobe à l'emprise volontariste et dégage des ouvertures pour l'air libre, propice à la respiration correcte autant qu'au bon fonctionnement de la pensée en acte.

Un livre d'homme de théâtre qui enregistre le diagramme de son encéphalogramme esthétique!

GEORGES BANU
février 2013

Pour lire ce livre il faut accepter :

1. qu'il n'a pas de chronologie et qu'il peut être lu dans tous les sens ;

2. que ce qui est ici désigné par théâtre n'est pas entièrement circonscrit à l'art dramatique ;

3. qu'il formule obstinément les potentialités révolutionnaires ultimes ;

4. qu'il s'agit d'un livre sur la vérité comme Expérience ;

5. que les dialogues présentés y sont des exercices pratiques ;

6. qu'il n'appartient à aucune forme littéraire ;

7. qu'il est pour la jeunesse un poison mortel ;

8. qu'il sait comment en finir avec la métaphysique ;

9. que le prendre à la lettre est le meilleur moyen de le prendre ;

10. qu'il est un scandale si grand qu'il peut passer inaperçu ;

11. qu'une vie entière ne suffit pas à le comprendre ;

12. qu'il est aussi une longue exégèse d'Hamlet.

O. P.

1

Le théâtre est ce lieu où un homme qui ne parle pas
est un homme qui se tait.

2

Le théâtre c'est la chambre qui cherche les amants.

3

Le théâtre est le halètement du fugitif dans la nuit.

4

Le théâtre est cet amour qui vient dans la parole sous
la forme d'une promesse.

5

Le théâtre est une bouée dans l'incommensurable
besoin de pardon.

6

Le théâtre est un roi Midas qui change toute chose en
or mais sitôt qu'on veut le monnayer, l'or redevient
du cuivre. C'est ce que dit Brecht dans *L'Achat du
cuivre*. Un philosophe veut acheter une fanfare mais
seulement pour le prix du cuivre. C'est ce que font

les intellectuels, les journalistes, les politiques et quelquefois les gens de théâtre eux-mêmes. Le théâtre ne peut servir qu'à lui-même, si on veut le réquisitionner pour une cause, humanitaire, éducative, édifiante, l'or se change en cuivre.

7

Le théâtre est une géométrie de la souffrance humaine, non euclidienne évidemment, pleine de courbes et de croisements inattendus, de retours au point de départ, de directions allusives...

8

Le théâtre commence avec un pas de recul et s'arrête si le pas est trop grand.

9

Le théâtre est cette lampe que l'on voit à une fenêtre quand on marche la nuit dans une ville inconnue, et que l'on rêve de la vie qu'il y a là, comme un lieu de clémence et de miséricorde.

10

Le théâtre est le refuge de toutes les aptitudes au bonheur qui s'exaspèrent de ne pas trouver d'application.

11

Le théâtre est un néant qui se confesse comme tel et par là agrandit la richesse des temps.

— *Je ne suis rien!*

— *Que tu es belle quand tu dis "je ne suis rien".*

— *C'est toi qui me trouves belle quand je dis que je ne suis rien.*

— *Tu es belle quand tu dis que c'est moi qui te trouve...*
— *C'est toi qui dis que...*

12

Le théâtre est une vérité qui a peur d'elle-même.

13

Le théâtre est l'art de ne pas effrayer les devenirs.

14

L'inquiétude est un théâtre à la condition qu'elle se tourne vers l'ouest.

— *Qu'est-ce que c'est l'ouest?*
— *Le soleil couchant, l'or final, l'horizon chimérique.*
— *Ah oui! Alors il suffit de vouloir croire pour croire.*
— *C'est un peu ça, oui.*

15

Le théâtre n'est, que si tous les instants revêtent des chasubles d'or!

16

Autrefois on disait : “une épée de théâtre” pour désigner une fausse épée. Aujourd'hui, parmi l'arsenal des virtualités, on dirait bien plutôt qu'une épée de théâtre est vraie. C'est même le seul endroit où l'on peut voir une véritable épée. Car au musée les épées ne sont plus que des images en trois dimensions derrière une vitre. Cette vitre a pour nom “culture”. Ce que nous venons de dire d'une épée est vérifiable aussi pour les mots.

— *Ma robe est belle?*
— *C'est une vraie robe.*

— *Le mot vrai est-il vrai?*
— *Ici oui. Là-bas non.*
— *Pourquoi?*
— *Parce que là-bas, ta robe n'est pas vraie.*
— *Pourquoi?*
— *Parce qu'une femme porte la même. Et qu'elle a un prix.*
— *Et ici?*
— *Ici les mots sont des choses, les choses sont des mots donc tout est vrai!*
— *On a peine à y croire!*
— *C'est la parole qui s'habille d'une robe de vérité, mais l'air de rien!*

17

Sapiens sapiens se plante une épine dans le pied. Il voit que sa douleur n'est pas partagée par ses camarades, alors il invente le théâtre.

18

Non, *Sapiens sapiens* voit que son collègue s'est planté une épine dans le pied et en ressent la douleur, c'est lui qui a inventé le théâtre. Le théâtre est une épine dans la chair de l'autre.

19

Il y a les choses, les chaises, les chapeaux, les tire-bouchons et il y a les mots, dit-on. Mais cela n'est pas juste. Il y a les choses, les chaises, les chapeaux, les ouvre-boîtes, les mots, les couvre-lits, les chiens errants, etc.

Le théâtre est ce lieu où l'on se souvient de la plus fondamentale des vérités, à savoir que les mots aussi sont des choses. Alors on peut les perdre, les briser, les oublier, les vendre et en faire des images. Comme une

épée de théâtre n'a pas de valeur, un mot de théâtre est d'abord dévalorisé, c'est-à-dire exclu de la société marchande qui indexe la valeur des choses. Mais, quoique dévalorisé, il est là dans sa vérité et celui qui veut s'en saisir n'a pas à payer pour ça.

— *C'est mon destin.*

— *Ironique, bien sûr!*

— *Non non.*

20

Nous ne voulons pas que les hommes deviennent des objets de consommation.

Tout le monde s'entend là-dessus.

Mais, au théâtre, ce sont aussi les objets qui ne doivent pas devenir des objets de consommation.

Le petit morceau de cristal brisé que tu m'as donné un matin de mai en disant : "Vois, tout brille par notre amour" n'est pas un objet de consommation. Et de même les mots : la Méditerranée n'est pas un argument de vente pour crèmes solaires.

21

Les oiseaux que l'on entend chanter à l'extérieur alors qu'on est sur scène donnent une définition exacte du théâtre.

22

Le théâtre est une clef trouvée dans une maison en ruine.

— *C'est quoi cette maison en ruine?*

— *Tout ce qui a été.*

23

Le théâtre prophétise un autre passé.

24

Le théâtre, c'est se souvenir de l'avenir.

25

Le théâtre est un salon au fond d'un lac que l'on voit très clairement.

26

Le théâtre est nostalgie du présent.

— *Je suis heureuse mais je suis triste.*

— *Est-ce le rossignol ou l'alouette ?*

— *Tout fuit, je n'ai pas le temps de nommer l'instant !*

— *Demande aux voisins de baisser la musique !*

27

Le théâtre est l'indestructible qui vient dans la destruction.

28

Étonnement devant ce lieu où la Joie n'a pas été renoncée. Devant cette fidélité qui pourtant traverse le siècle obscur. Terreur de ce lieu qui laisse encore la porte ouverte aux béatitudes. Le théâtre est le danger de l'extase offerte à ceux qui ne sont pas des saints.

29

Le théâtre n'est pas une machine à faire descendre les dieux, mais le dieu lui-même.

30

Pour le chrétien, nous ne mourrons pas. Pour le philosophe, nous mourrons. Pour l'homme de théâtre nous mourons avec un seul "r".

31

Il ne faut pas que les mots deviennent des larmes. Il faut que les mots coulent comme des larmes. Le théâtre est l'alambic des larmes. Et le larmier des mots.

32

On ne peut dire la vérité qu'à un inconnu.

33

Le théâtre est incarnation. Mais pas qu'une fois!

34

Le théâtre est un art de toiles peintes. Il vaut mieux une toile peinte qui s'avoue, qu'un pseudo-réalisme qui a honte d'être fils de toile peinte.

35

Le théâtre est un émerveillement de l'émerveillement.

36

Le théâtre est sacrement. Mais il ne retient du religieux que les robes et les parfums. Sa promesse ne nous plante pas un couteau dans le cœur, son exigence est suffisamment douce pour qu'on la satisfasse en oubliant d'y penser.

— *Je veux vivre!*

— *Comment fait-on?*

— *Là, la jeune fille est prise d'un long silence. Puis, elle ne trouve pas d'autre réponse que...*

— *T'as pas envie d'une glace à la fraise?*

37

Le théâtre est une inquiétude en robe rouge. On dirait une femme qui revient à l'aube d'une fête somptueuse et qui dans la confusion des sentiments ne comprend plus sa jeunesse. Elle est enivrée de tous les destins qui l'appellent. Elle pressent un accomplissement mais a perdu toute patience...

38

Le théâtre est le miroir du monde qui est le miroir du théâtre.

39

Le théâtre est ce qui permettra à d'aucuns de dire au dernier soir : j'ai vécu! Et ils le diront certainement avec une sorte de rage endiablée, de sourire vainqueur. Et la mort y verra une suprême impolitesse.

— *Ah je meurs!*

— *La mort sourit à tous, il faut sourire à la mort.*

— *Je souris à qui je veux.*

— *C'est tout à fait incohérent sur le plan philosophique.*

— *Qu'ils boivent leur ciguë tranquillement dans la pièce à côté, on leur a rien demandé aux philosophes!*

— *Je meurs sans regret mais je ne souris pas à la mort. Elle a remonté l'horloge, elle ne l'a pas fabriquée!*

40

Le non-être n'est pas pensable. Il ne peut y avoir deux infinis. Cette mathématique est théâtre.

41

Le théâtre est la patrie de l'impatience.

42

Le théâtre est ce qui sauve la jeunesse de mourir de l'Idéal.

43

C'est l'heure, l'échafaud est dressé. Ce qu'il manque à l'échafaud pour être théâtre c'est que le condamné respire l'odeur du bois, résineux, vert, plein de sève, frais, printanier, enivrant...

44

Et le curé nous explique que tous ces miracles des Écritures, ce sont en fait des métaphores. Et lorsqu'on se lève et qu'on écrit sur le tableau noir de la Raison : "le théâtre est plus grand que les religions", le curé est scandalisé. Il pensait légitimer la vierge engrossée par un murmure et l'eau changée en vin. "Pourquoi un miracle ne serait-il pas comme une métaphore?" dit un enfant qui n'écoutait pas vraiment et regardait par la fenêtre les étourneaux jouer dans le cerisier. Le curé est désœuvré. Un homme qui souffre lui dit "soyez un peu moins curé et un peu plus prêtre". Le curé songe un instant à la belle carrière qu'il aurait dû faire à "médecins sans frontières", après tout, c'est un homme bon. L'homme qui écrit sur le tableau noir essuie ses mains pleines de craie sur la veste de l'homme qui souffre. Bon alors quoi? Qu'est-ce qu'on fait?

Le théâtre est une métaphore qui est un miracle et un miracle qui est une métaphore. L'homme qui souffre ne sait plus comment souffrir.

Je cherche ce moment où la parole, sans toutefois devenir obscure, s'ancre dans une nécessité plus grande. C'est comme une joie subite qui déborde et pourtant ne désire rien changer. Non pas cette parole conquérante qui a espoir de transformer les choses errantes de par le monde, mais celle qui célèbre tout, de l'ordure à la lumière, et qui célèbre aussi la parole elle-même. Une parole amoureuse d'elle-même, qui se découvre et s'admire, qui est devenue, on ne sait comment, le brasier de la sagesse, et qui pourtant ne fait parfois qu'appeler les choses par leur nom le plus simple. Une parole qui retrouve de l'enfance tous les commencements et affirme qu'ils commencent toujours, qu'ils ne finissent pas de commencer. Cette parole est portée par les larmes comme un bateau de papier dans la rivière et à la différence de la parole triviale, elle semble appeler, et vivre de la légèreté du temps.

Si elle ne change pas le monde, elle change le temps, elle fait du temps un scintillement inlassable, et non plus cette chose lourde dont le travail est synonyme. Quand vient cette parole, il est faux de dire que celui qui la parle est parlé (à la manière d'une pythie couverte de sang, entre un crotale et un trépied de feu) au contraire celui qui la parle sait qu'il la parle en conscience et qu'il en est le maître. Mais l'amour qu'il a soudain pour cette parole, l'amour que cette parole conçoit et découvre pour chacun des mots qu'elle a hâte de retrouver, fait que celui qui la parle, la parle pour la soustraire à toutes les contingences.

Quand le théâtre est le jardin de cette parole, il n'a pas besoin d'aller chercher plus loin son accomplissement et son sens. Il est le théâtre de la parole et les foules réunies dans sa terre savent qu'il y a une chose

rare, que l'on pourrait ne pas voir, ne pas entendre, et qui, c'est vrai, n'est pas le véhicule des mots habituels.

Trop d'extravagance dans le contenu de cette parole pourrait faire chavirer sa délicate balance, et surtout, pour qu'elle soit agréée par la foule, il faut qu'elle se faufile entre le chant et la douleur avec l'espièglerie d'un enfant. Quand cette parole est là, il n'y a plus rien à demander d'autre et il est difficile de ne pas rendre grâce. Et quand l'acteur rentre dans sa loge après les saluts, il se doute bien qu'il a accompli le rêve des hommes, il sent une fatigue qui ne ressemble à aucune autre, une fatigue du corps qui est aussi un allègement, il sent qu'il a rendu la parole à la parole, et il craint de ne jamais pouvoir recommencer.

46

“C'est là que j'ai vécu!” Celui qui dit cela a ouvert le théâtre.

47

Le théâtre est un prêtre déguisé en femme. À moins que ce ne soit une femme déguisée en prêtre. Ou un prêtre déguisé en femme déguisé en prêtre, etc.

48

Le théâtre n'est pas moderne. Il n'a compris ni le désespoir de la modernité, ni l'espoir des religions ; ni l'impossibilité d'atteindre aux finalités, ni la finalité donnée dans un bout de pain.

Il ne sait pas ce qui le rend si joyeux, en rentrant le soir, sur la route, à la fin d'une journée de travail. Il cherche dans les livres, il n'y a pas de nom pour ça!

49

Le théâtre est un effroi qui se change en fleur.

50

Le théâtre est un décélérateur. En cela il est toujours réactionnaire, la vitesse et la virtualité sont les maladies de la modernité. Il est en retard, il est toujours en retard.

— *T'as vu l'heure!*

— *Pardon, pardon ma sœur a accouché de triplés*

— *Comme la semaine dernière!*

— *C'est mon autre sœur*

— *Quelle histoire!*

51

Le retardataire a toujours besoin d'inventer une histoire pour justifier l'injustifiable. L'injustifiable, c'est que le théâtre s'efforce de donner un visage humain au Temps. Le théâtre est le ralentisseur des sociétés modernes. Il nous apprend à vomir la vitesse.

52

Le théâtre est un David qui échoue à tuer Goliath. Mais il est applaudi, il garde espoir pour le prochain combat.

53

Le théâtre est la catastrophe des familles bourgeoises. On y traîne les adolescents qui préféreraient jouer au foot sur le parvis et échanger leur chewing-gum avec un camarade de sexe indéterminé. Puis, inversion de la catastrophe, l'adolescent décide qu'il veut faire du théâtre. Alors la famille bourgeoise qui avait tant